

DONA INÁCIA FIT LE SIGNE DE CROIX

et baisa deux fois la petite médaille de saint Joseph avant de terminer : « Daignez entendre nos supplications, ô très chaste époux de la Vierge Marie, et exaucez nos prières. Amen. »

Conceição, qui nouait ses tresses assise dans un hamac dans un coin du salon, vit sa grand-mère sortir du petit oratoire et l'interpella :

— Toujours pas de pluie, hein, Mamie Nácia? Nous sommes déjà à la fin du mois... Tu as beau faire toutes ces neuvaines...

Dona Inácia leva vers le toit de tuiles des yeux confiants :

— J'ai foi en saint Joseph qu'il pleuvra bientôt! On a bien vu l'hiver commencer quelquefois en avril...

Sur la grande table de la salle à manger où se déployait une nappe à carreaux rouges amidonnée, deux tasses et une cafetière sous son couvre-pot brodé annonçaient le souper.

— Tu ne viens pas prendre ton café au lait, Conceição?

La jeune fille acheva sa tresse, se leva et se mit à manger en silence, l'air préoccupé.

La vieille dit encore un mot, but une gorgée de café et sortit fumer dans sa chambre.

— Ta bénédiction, Mamie Nácia!

Puis Conceição, la lampe à pétrole au bout du bras, passa devant la chambre de sa grand-mère et pénétra dans la sienne, au bout du corridor.

Elle plaça la lumière sur une petite table, tout près du lit – le vieux lit double de la ferme – et resta un moment à regarder le ciel, à la fenêtre. Et en refermant celle-ci, car elle sentait souffler sur ses bras un vent froid qui la faisait frissonner, elle dit :

— Cette lune bien claire, sans halo... Il ne pleuvra pas!

Ella s'approcha de l'étagère, chercha un livre en bâillant. Elle en choisit quatre ou cinq qu'elle posa sur la table près de la lanterne.

Ces livres – une centaine tout au plus – étaient de vieux compagnons qu'elle prenait au hasard pour en savourer un morceau par-ci, un autre par-là, tout au long de la soirée.

Elle se coucha tout habillée, desserrant ses vêtements pour être plus à l'aise.

Elle s'empara du premier livre qui se trouvait à portée de main, fit une pile de coussins dans un coin du lit, près de la lumière et, enfonçant son coude dedans, elle ouvrit le volume au hasard.

C'était une vieille histoire polonaise, un roman de Sienkiewicz qui racontait des aventures pleines d'exploits héroïques, de rébellions et de combats.

Conceição le feuilleta lentement, relisant des

passages qu'elle connaissait déjà, des scènes d'amour, des duels, des récits de campagnes. Elle le referma, prit les autres, un recueil de vers, un roman français de Coulevain.

Puis elle les reposa sur la table et soupira :

— Elle est bien pauvre, cette bibliothèque! Je sais déjà presque tout par cœur!

Elle se releva, retourna vers l'étagère et en revint avec un gros volume relié dont le dos portait en lettres d'or le nom de son défunt grand-père, libre penseur, franc-maçon et héros de la guerre du Paraguay.

C'était un traité, en français, sur les religions. Elle commença à le feuilleter en bâillant. Mais, peu à peu, son intérêt s'éveilla. Allongée, à la lumière orangée de la lanterne qui charbonnait le haut du verre de sa fumée noire, tandis que dans la chambre voisine sa grand-mère, souffrant d'insomnie comme toujours, égrenait son chapelet, Conceição, dans la nuit calme du sertão¹, se laissa enivrer par les descriptions de rites et de pratiques mystiques, épelant les noms austères sous lesquels on invoquait Dieu aux quatre coins du monde.

Jusqu'à ce que Dona Inácia, entendant le coucou de l'horloge chanter les douze coups, marmonne de son lit :

— Éteins la lumière, petite! Il est déjà minuit!

■ ■ ■

¹ Zone géographique, située dans le Nordeste du Brésil, au climat semi-aride, et sujette à de régulières sécheresses. Le sertão s'étend sur un million de kilomètres carrés environ.

Chaque année, durant les vacances scolaires, Conceição venait passer quelques mois avec sa grand-mère, qui l'avait élevée depuis la mort de sa mère, au Lougradouro, la vieille propriété de la famille, non loin de Quixadá.

La jeune fille y avait sa chambre, ses livres, et surtout le vieux cœur affectueux de Mamie Nácia.

Elle arrivait toujours fatiguée, amaigrie par les dix mois d'enseignement; et elle repartait plus robuste de tout le lait englouti, le corps et l'esprit reposés grâce à la tendre prévenance de sa grand-mère.

Conceição avait vingt-deux ans et ne parlait pas de se marier.

Ses quelques tentatives amoureuses s'étaient envoyées avec ses dix-huit ans et le temps de l'école normale; elle disait en riant qu'elle était née vieille fille.

Lorsqu'elle entendait cela, sa grand-mère haussait les épaules et décrétait qu'une femme sans mari est une moitié de femme.

« Cette petite a de ces idées! »

Aurait-elle raison, sa grand-mère? Car Conceição avait bien « de ces idées »; elle écrivait un livre de pédagogie, avait déjà griffonné deux sonnets, et il lui arrivait quelque fois de citer Nordau ou le Renan de la bibliothèque de son grand-père.

Elle s'était même risquée à des lectures socialistes, et c'était justement de ces lectures que lui venaient les pires de ces fameuses « idées » qui semblaient étranges et absurdes à sa grand-mère.

Habitée à vivre isolée et à penser par elle-même, elle s'était créé à son propre usage des idées et des jugements bien à elle, fruits d'un esprit ouvert, parfois audacieux, et qui péchaient avant tout par leur excès d'originalité.

2

APPUYÉ AU TRONC SEC D'UN JUREMA², devant le *juazeiro*³ que mutilait peu à peu la machette de ses gars, Vicente dirigeait la distribution des branches vertes au bétail. Des bêtes maigres, avec de grands os pointus perçant sous la peau des hanches, dévoraient en toute confiance les broussailles abattues au coutelas.

Il était rare et alarmant d'avoir encore, en mars, à nourrir le bétail. Vicente pensait avec inquiétude au sort qui attendait toutes ces bêtes, si réellement l'hiver n'arrivait pas. Il ne restait même plus assez de feuillages pour tenir un mois.

Il avait pensé un temps à retirer une partie du bétail dans la montagne. Mais à quoi bon? En montagne

² Arbuste commun dans le sertão semi-aride, aux branches très dures, contorsionnées, épineuses et aux feuilles composées de folioles (*Pithecolobium Tortum*). On fait également une boisson sacrée, hallucinogène, à partir de son écorce.

³ Arbre élevé et feuillu, caractéristique du Nordeste brésilien, apportant ombre et nourriture au bétail même durant la sécheresse (*Zizyphus joazeiro*). Ses petits fruits jaunes sont comestibles.

aussi, les ressources manquent... Là aussi les herbages grillent... Là aussi les ruisseaux s'assèchent, rétrécissent jusqu'à devenir un mince filet presque invisible. En outre, le trajet sans garantie d'herbage, sans eau, serait épouvantable, une hécatombe.

Une vache qui s'éloignait attira l'attention du garçon, qui se mit à crier :

— Eh! toi, fais gaffe à la Jandaya⁴! Pousse-la par ici!

Puis, s'adressant au vacher :

— Vous avez vu, compadre⁵ João, toutes les tiques sur la Jandaya? Jusqu'au museau!

João Marreca regarda l'animal tout constellé de verrues noires qui formaient des noyaux durs sur les mamelles, les pattes et tout le reste du corps :

— Ce n'est pas la pire... Ce qu'il nous faut, c'est de l'anti-tique et pas qu'un peu... Et puis, faibles comme sont les bêtes...

— Comme si cet été interminable ne suffisait pas! se plaignit Vicente. On doit se coltiner ces saletés de tiques par-dessus le marché... Ça donne envie de tout laisser crever tout de suite!

— À propos de laisser crever... Vous savez que dona Maroca, de la ferme des Aroeiras, a ordonné d'ouvrir les barrières s'il ne pleut pas d'ici à la Saint-Joseph? Et

⁴ Il est fréquent de donner des noms d'oiseaux au bétail. Ici, la jandaya est une perruche.

⁵ Le compère. Il désigne, pour un parent, le parrain de ses enfants. Par extension, le terme est également largement utilisé pour désigner un ami, un voisin, etc. Même remarque pour *comadre*, la commère.

ses gens n'auront plus qu'à prendre la route... Il n'y a plus de travail pour personne.

Scandalisé, indigné, Vicente quitta brusquement le *jurema* contre lequel il s'appuyait :

— Eh bien, pas moi! Tant qu'il y aura des *juazeiros* et des *mandacarus*⁶ debout et de l'eau dans les réservoirs, je prendrai soin de ce qui est à moi! Cette vieille est complètement folle! Tout ce bon bétail perdu!

Et après un silence, les yeux fixés sur des lambeaux de nuage qui s'estompaient dans le ciel lointain :

— Et si l'on manque de feuillages, on trouvera autre chose. Et puis, je ne vais pas abandonner mes gars dans une si mauvaise passe... Quand on a mangé la viande, il faut savoir ronger les os...

Le vacher tapa sa pipe contre un tronc et se racla la gorge en signe d'assentiment.

— Celui qui me fait de la peine, poursuivit Vicente, c'est son vacher... Pauvre Chico Bento, être obligé de prendre la route, par des temps pareils, et avec toute sa famille!

— Il est déjà en train d'emballer son barda. Il dit qu'il va à Fortaleza et ensuite vers le Nord...

Vicente se dirigea vers son vieux cheval moucheté, tandis que le vacher commentait :

— Qui croirait que cette bête passe la journée à manger du maïs, décharnée comme elle est!

⁶ Grand cactus, presque de la taille d'un arbre, à nombreuses branches.

Vicente monta en selle :

— Restez ici jusqu'à ce que vous ayez fini. Moi, j'ai à faire à la maison.

Balancé par l'allure ample de son cheval hongre, il s'éloigna rapidement, la chemise entrouverte sur sa poitrine rouge et grillée par le soleil qui, là-haut dans le ciel, solitaire, flamboyant, déversait sur la terre gris cendré et sèche une lumière incendiaire.

Le père de Vicente, qui fumait dans un hamac de la terrasse, vint à sa rencontre en le voyant arriver :

— Alors, ces feuillages ?

— Pas trop mal... Les bêtes s'habituent...

— Et les tiques ?

— Ah, les tiques c'est une autre affaire. Vous n'avez pas encore vu les bêtes qui paissent vers la clôture de l'étang ? Elles font peine à voir ! Il faut que je renvoie un de mes hommes chercher du produit à Quixadá.

Le Major l'arrêta :

— À Quixadá, il n'y en a plus à vendre. Si on a encore une chance d'en trouver un peu, ce sera au Logradouro. Dimanche, la comadre Inácia en a fait passer sur tout son bétail.

Le garçon entra dans la maison :

— Alors j'irai après le déjeuner.

■ ■ ■

Vicente était à nouveau sur son cheval moucheté et avançait au pas, sur la route pierreuse et vermillon bordée

par les broussailles noires de la *caatinga*⁷ morte. Les sabots de l'animal faisaient des étincelles sur les cailloux de la route. Parfois, des lézards détalait sur les feuilles sèches du sol qui crépitaient comme du papier brûlé.

Le ciel, transparent à en faire mal aux yeux, vibrail, tremblant comme un voile tendu.

Partout l'empreinte aride de la chaleur et de la dureté.

Mis à part un *juazeiro* qui avait échappé au pillage de ses branches, seul point vert dans la monotonie gris cendre du paysage, les arbres apparaissaient tous pitoyables, exhibant les moignons de leurs branches comme des membres amputés, et les grandes traces blanches de leur tronc tout pelé.

Et le sol autrefois couvert d'ombre n'était plus qu'un fouillis confus et désolé de buissons secs, que les épines rendaient plus agressifs encore.

■ ■ ■

Dès qu'il arriva en haut de la côte rouge et nue, devant la maison du Logradouro toute blanche, le jeune homme aperçut Conceição sur la terrasse. La main en visière pour se protéger les yeux, elle cherchait à identifier le visiteur qui approchait dans la poussière du soleil. Sitôt qu'elle reconnut Vicente, elle passa la tête par le haut de la porte brisée et cria à sa grand-mère, occupée à son carreau de dentelle :

7 Végétation caractéristique du sertão du Nordeste brésilien, composée d'arbustes surtout épineux et de cactus.

— Mamie Nácia! C'est Vicente!

La vieille arriva en remettant ses lunettes dans leur étui. Vicente, descendu de cheval, dit à Conceição en lui serrant joyeusement la main :

— Encore par ici? Je te croyais en ville.

— J'ai demandé un congé d'un mois, expliqua-t-elle, dans l'espoir que Mamie Nácia revienne avec moi quand elle n'aura plus d'illusions sur l'hiver.

Vicente se tourna vers dona Inácia et lui baisa la main :

— Et qu'avez-vous décidé, tante Inácia?

— Je ne sais pas... Pour le moment... Que Dieu me vienne en aide! Mais comment ça va chez toi?

— Très bien. Ils vous transmettent le bonjour.

Les hamacs blancs, tendus entre les colonnes de la terrasse et le mur de la maison, avec leurs franges pendantes, offraient leur doux confort.

Vicente s'assit.

— Quel horrible soleil! Je me demande comment il ne nous a pas encore tous rendus aveugles... Et ce vent chaud... J'en ai la peau toute noire et toute craquelée, dit Conceição.

— Alors, imagine un peu, moi qui passe la journée à cheval...

— Mais tu n'es pas aussi foncé que Conceição, intervint la vieille. Blanc au soleil brunit, brune ternit...

Vicente se mit à rire; il fit balancer son hamac et annonça ce qui l'amenait au Logradouro :

— Je suis venu vous demander un service. On

m'a dit que vous aviez de l'anti-tique, et je me demandais si vous pouviez me dépanner, mes bêtes ne tiennent déjà plus debout...

— Combien en veux-tu?

— Disons, un bon litre.

Dona Inácia sortit en faisant traîner ses sandales.

Vicente se tourna vers sa cousine :

— Dimanche passé, les petites n'en pouvaient plus de t'attendre!

— J'allais justement t'en parler. Je n'avais personne pour m'accompagner. J'avais pensé que Mamie Nácia irait en chaise...

— Eh bien, dimanche prochain, je viens te chercher. Pour être sûr que tu ne joueras plus ce tour-là.

Conceição secoua la tête :

— Toi? Pas question! C'est une corvée bien trop grande pour quelqu'un qui a déjà tellement à faire... Tu as tout juste le temps de penser à ton travail... Tu n'es d'ailleurs venu aujourd'hui que pour l'anti-tique. C'est toi-même qui viens de le dire, n'est-ce pas?

Il plaisanta et dit en rougissant :

— Et si je venais exprès pour quelqu'un, ce serait du temps perdu et un voyage inutile?

Conceição répondit gaiement :

— Merci beaucoup! Donc, venir me voir, c'est perdre son temps? Attends un peu l'année prochaine, que je revienne ici avec un tas de jolies filles, pour que tu puisses mettre à profit tes déplacements...

Dona Inácia était de retour :

— J'ai fait préparer un âne par un gamin, pour porter les bouteilles. Mais dis-moi plutôt, mon fils : pourquoi ne donnez-vous jamais de vos nouvelles? À croire que vous habitez de l'autre côté de la mer!

— C'est la faute de Conceição, répondit Vicente en désignant sa cousine. Elle nous promet sans arrêt de venir passer une journée à la maison et elle ne le fait jamais. Il suffit qu'on l'attende pour qu'elle décide de ne pas venir.

— Arrête tes histoires! interrompit la jeune fille. Je n'en avais parlé que pour dimanche dernier.

Une bonne arriva avec le café. Et la conversation continua bon train, tandis que la vieille faisait cliqueter ses fuseaux sur son carreau, qu'elle avait fait transporter sur la terrasse.

■ ■ ■

Vicente fit ses adieux, enfourcha agilement son cheval qui s'élança au galop et Conceição, allongée dans le hamac, regarda longuement la silhouette blanche enveloppée de poussière rousse, jusqu'à la voir disparaître derrière un bouquet d'*umarizeiras* de la plaine.

Vicente avait toujours été ainsi, toute la journée à cheval, travaillant avec bonne humeur et dévouement, ami de la terre, camarade du sertão, de tout ce qui était rude et inculte. Elle l'avait toujours connu désireux d'être vacher,

comme un cabocle⁸ sans ambition, malgré la désapprobation de sa famille.

Et la jeune fille se souvint de ce jour, chez le Major, où l'on avait inauguré le gramophone et où elle s'était mise à danser avec les filles. Leurs cavaliers étaient le fils aîné de la famille – aujourd'hui marié et procureur dans le Cariri – et deux autres garçons, des camarades d'études, qui étaient venus passer les vacances dans le sertão.

La danse venait juste de commencer lorsque Vicente était arrivé, tout harnaché de cuir, les joues rouges, le plastron écarlate moulant son torse vigoureux, les longues jambières ajustées au galbe puissant de ses jambes. Il avait semblé à Conceição qu'une rafale de santé et de force envahissait tout à coup la pièce, la purifiant du son suraigu du gramophone, des pirouettes étudiées des danseurs.

Mais la mère du garçon, qui se régalaient de la danse depuis le divan, n'avait perçu en le voyant que le contraste déprimant entre la grossièreté de son fils et le raffinement des autres, avec leurs cheveux pommadés, leur pantalon élégamment plissé et leur chemise fine monogrammée sous le veston.

Vicente avait enlacé sa cousine qui, fière de son cavalier, s'était laissée emporter en riant, tandis que, sur son bout de sofa, la pauvre dona Idalina avait senti ses yeux se remplir de larmes, déplorant amèrement que son

⁸ Métisse de Blanc et d'Indien. Le terme désigne également un paysan misérable du sertão.

fil, si beau et si fort, n'ait pas honte d'être si différent de son frère *doutor*⁹, et s'entête à ne pas vouloir devenir quelqu'un...

Après quelques années pourtant, la vieille femme s'était résolue à ne pas voir en Vicente un *doutor*. Elle le retenait même jalousement auprès d'elle, et le gâtait au point de provoquer les protestations de ses sœurs :

— Seigneur Dieu! Maman dorlote 'Cente encore plus que s'il était le petit dernier!

C'était peut-être vrai; ce qui était sûr, c'est qu'il était beaucoup plus proche d'elle et de son mari que Paulo, le fils diplômé en droit.

Ce dernier, encore étudiant, s'était fiancé avec une jeune fille de Fortaleza que les parents n'avaient rencontrée qu'après son mariage. Il habitait maintenant du côté du Cariri. Devenu égoïste, se consacrant exclusivement à sa femme et à sa belle-mère, il considérait l'existence dans le sertão comme « une infamie », « une déchéance », et n'avait pour seule ambition qu'un emploi public dans la capitale, Fortaleza.

Conceição avait bien compris ce sentiment la dernière fois qu'elle avait discuté avec la vieille cousine de Mamie Nácia au sujet de la vie de ses fils.

Elles discutaient toutes deux appuyées à la barrière du corral lorsque Vicente s'était approché avec un verre de lait pour la jeune fille. Conceição avait demandé :

⁹ Sans rapport avec la médecine, le terme *doutor* désigne une personne ayant fait des études ou diplômée de l'université.

— Des nouvelles de Paulo, tante Idalina?

— Oui... Dieu merci, il va très bien.

Vicente, peut-être parce qu'il n'avait pas fait d'études, ne perdait pas une occasion pour se moquer des *doutor* :

— C'est Monsieur le procureur de Santa Ana, avait-il ironisé. Procès verbal et acte d'accusation à tous les repas! Il faut dire que sa paie couvre tout juste sa redingote...

— Sottises! L'avait coupé dona Idalina. Il gagne suffisamment et lui et sa femme vivent bien. Il parle même d'une mutation à Fortaleza ou d'une nomination à Rio.

Puis, baissant la voix, passant la main dans les cheveux de Vicente qui, par-dessus la barrière, avait posé la tête sur son épaule :

— Celui-là, il est perdu pour moi...

■ ■ ■

Dona Inácia interrompit la rêverie de sa petite-fille :

— Conceição, mon enfant, viens m'aider à enlever ce carton de mon carreau de dentelle.

3

« *Oh! mon boeuf! Hola, mon boeuf, hé!
Mon doux bœuf! Ohé! Hé... Hé... Hé...* »

Appuyé contre la porte d'arrêt ouverte, le vacher des Aroeiros chantait douloureusement le vieux refrain en regardant ses bêtes sortir, une à une, du corral.

Le troupeau paisible défila devant lui à pas lents.

Le vieux taureau du domaine sortit, arrogant. Les veaux maigres, aux ventres énormes, poussaient leurs mères en se bousculant. Fermant la marche, la dernière bête, Fleur des Prés, franchit elle aussi la barrière et passa devant Chico Bento qui flatta de la main sa vieille croupe rosâtre, dans un geste de tendresse et d'adieu.

Depuis la fenêtre de la cuisine, les femmes assistaient à la scène. Elles pleuraient en silence, essuyant leurs yeux rouges au rebord de leur tablier ou à la manche de leur chemisier.

Quand la dernière bête sortit, Chico Bento remit la barre en place pour fermer l'enclos et leur emboîta le pas, lentement, suivant l'allure traînante du bétail qui avançait au hasard, s'arrêtant parfois et promenant ses yeux tristes sur l'herbe desséchée, comme frappé de désespoir.

Quelques bêtes, renonçant à aller plus loin,

commençaient à laper la poussière des herbes qui parsemaient encore le sol dans les trouées de la *caatinga*.

D'autres, plus tenaces, continuaient tête baissée, de la même allure pensive, frappant lentement de la queue leurs flancs décharnés.

Chico Bento s'arrêta. Il porta son regard sur l'horizon cendré. Les pâturages, la plaine, la *caatinga*, les plantations squelettiques de cognassiers, tout était gris comme les cendres d'un brasier.

Même le fond des étangs s'était figé en étendues de boue craquelée, parsemées çà et là de quelques touffes mortes d'hélicornia qui tordaient leurs feuilles racornies.

Puis il regarda un veau maigre, tout près de lui, qui mâchait sans entrain une pousse calcinée.

Sa poitrine se serra et ses yeux desséchés par la poussière et le soleil se brouillèrent. Alors, revenant sur ses pas pour rentrer chez lui, la tête courbée comme sous le poids de son chapeau de cuir, il murmura, d'une voix désolée :

— Quel malheur, mon Dieu! Manger de la cendre jusqu'à tomber mort de faim!

■ ■ ■

La vieille maison en torchis exposait au soleil sa charpente de bois calciné. Dans un abri recouvert de palmes sèches, le chien somnolait sous la chaleur accablante.

Chico Bento entra du même pas lent, ployant sous le faix – et le ravaudage en croix de sa vieille chemise